

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[150. Val-Richer, Vendredi 5 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

150. Val-Richer, Vendredi 5 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Décès](#), [Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-10-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'ai mené hier ma mère et mes enfants faire une grande promenade.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 436, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/189-193

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°150 Vendredi 5 octe, 7 heures

J'ai mené hier ma mère et mes enfants faire une grande promenade. Nous avons été à St Ouen, ce fameux St Ouen le Paing, dont le nom vous fatiguait tant à écrire. Je ne comprends pas que je ne vous l'aie pas épargné plutôt. Mais notre correspondance essayait tant d'échecs que je voulais prendre toutes les sûretés possibles. St Ouen est à un quart d'heure du Val- Richer. Mais ma mère marche si lentement que nous avons mis trois quarts d'heure. Mes enfants étaient parfaitement heureux. La joie des enfants est charmante à regarder ; d'autant qu'elle ne fait point d'envie à moi du moins. C'est un bonheur bien complet, bien exempt de regret, d'inquiétude. Mais je n'en voudrais pas, et je ne le regrette pas. Nous faisons comme vous. Nous jouissons avidement des derniers beaux jours. Hier était peut-être le dernier. Ce matin, le vent souffle, le ciel est noir, la pluie va venir. J'entends pourtant des paysans qui chantent à pleine gorge dans la vallée en récoltant leurs pommes. Encore des joies dont je ne voudrais pas.

Ce pauvre, M. de Barante sera presque aussi contrarié que M. de Pahlen. Il le racontera moins. Je comprends toutes les malveillances, toutes les hostilités, pas du tout les maussaderies. On peut se détester et se combattre mais on se salue et on se parle comme si de rien n'était. Viendra-t-il un temps où les gouvernements vivront entr'eux tout à fait en gentlemen, polis et pleins d'égards dans les choses extérieures, et indifférentes, quoiqu'il en soit du fond des choses ? J'en doute : il faudrait supprimer le caprice et l'humeur. La nature humaine ne voudra pas. Vous n'entendez sûrement pas parler de l'élection du Général Jacqueminot qui doit se faire demain. Ce ne sont pas les affaires de votre monde. Il me revient qu'on en est assez préoccupé. Non qu'on ne la regarde comme assurée, mais l'opposition sera forte, plus forte qu'elle n'ait jamais été. A cette occasion on m'écrit de plusieurs côtés qu'on est frappé du terrain que gagne la gauche, et qu'il se dit assez que, si le Ministère durait, il finirait par lui livrer les affaires.

Je viens de recevoir une lettre de Mad. de Rémusat qui m'a touché. Elle est désolée vraiment désolée de la mort de Mad. de Broglie, avec une vivacité, un abandon d'admiration et de chagrin qui sont rares dans le monde. Il est si froid et si sec ! Il est juste en général, mais de cette justice superficielle et indifférente qui est presque une offense pour des cœurs bien émus. C'est une des choses auxquelles j'ai eu le plus de peine à m'accoutumer. Je l'ai fait pourtant. Je ne puis souffrir de laisser aux indifférents le moindre pouvoir de m'atteindre. M. de Turpin, écrit de Venise à Mad. de Meulan que l'effet de l'armistice est vraiment très grand et que l'Empereur sera vraiment bien reçu. Du reste, Venise se relève, dit-il, non pas seulement pour un jour et par artifice, mais réellement et d'une façon durable. Le port se ranime ; les palais se réparent. Avez-vous jamais lu un peu attentivement l'histoire de Venise ? C'est un gouvernement qui a admirablement compris et exploite deux grands mobiles de ce monde, le secret et le plaisir. On n'a jamais si bien su se taire et s'amuser.

10h

Moi aussi, j'ai mes moments où je vous cherche plus encore que de coutume. Ils reviennent souvent. Vous me manquez immensément. Enfin, nous avançons. N'ayez mal aux nerfs que pour me chercher. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 150. Val-Richer, Vendredi 5 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-05.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1562>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 5 octobre 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

9

J'ai mené hier ma mère et mes enfants faire une grande promenade. Nous avons été à St. Owen, ce fameux St. Owen le Saing, dont le nom vous fatiguait tant à écrire. Je ne comprends pas que je ne vous l'aie pas épargné plutôt. Mais, notre correspondance exigeait tant d'élucubrations que je voulais prendre toutes les libertés possibles. St. Owen est à un quart d'heure du Val-Richer. Mais ma mère marche si lentement que nous avons mis trois quarts d'heure. Mes enfants étaient parfaitement heureux. La joie des enfants est charmante à regarder; d'autant qu'elle ne fait point envie, à moi du moins. C'est un bonheur bien complet, bien exempt de regret, d'inquiétude. Mais je n'en voudrais pas, et je ne le regrette pas. Nous faisons comme vous. Nous jouissons avidement des derniers beaux jours. Hier était peut-être le dernier. Ce matin, le vent souffle, le ciel est noir, la pluie va venir. J'entends pourtant les paysans qui chantent à pleine gorge dans la vallée en récoltant leurs pommes. Encore de la joie dont je ne voudrais pas.

Le pauvre M. de Barante sera presque aussi contrarié que M. de Pahlen. Il le racontera moi-même. Je

Comprenez toute la malveillance, toutes les hostilités, par du
toute les maux advenir. On peut se défendre et se combattre, mais
on se salue et on se parle comme si de rien n'était. Voudra-t-il
un jour où les gouvernements vivront entre eux tout à fait en
gentlemen, polis et polis d'égards dans les choses, extérieurs de
indifférents, quoiqu'il en soit du fond des choses? J'en doute: il
faudrait supprimer la caprice et l'humour. La nature
humaine ne voudra pas.

Vous n'entendez personne par parler de l'élection du
général Jacqueminot qui doit se faire demain. Ce ne sont
pas les affaires de votre monde. Il me revient qu'on en est
assez préoccupé. Non qu'on ne la regarde comme assurée;
mais l'opposition sera forte, plus forte qu'elle n'a jamais
été. à cette occasion, on méritait de plusieurs côtés qu'on en
frappé du terrain que gagne la gauche, et qu'il se dit assez
que, si le Ministère durait, il finirait par lui lier les
affaires.

Je viens de recevoir une lettre de Mad^e. de Rémusat
qui m'a touché. Elle est désolée, vraiment désolée de la
mort de Mad^e. de Broglie, avec une vivacité, un abandon
d'admiration et de chagrin qui sont rares dans le monde.
Elle est si froide et si sèche! Elle est juste en général, mais
de cette justice superficielle et indifférente qui est presque
une offense pour des cœurs bien émus. C'est une des choses
auxquelles j'ai eu le plus de peine à m'accoutumer. Je
l'ai fait pourtant. Je ne puis souffrir de laisser aux

indifférents

l'effroi

sera v

par de

et d'un

réparé

de No

compro

et le p

moi

de com

immu

pour

indifférent le moindre pouvoir de m'atteindre.

M.^r de Turpin écrit de Venise à M.^r de Meulan que l'effec de l'Amistie est vraiment très grand et que l'Empereur sera vraiment bien reçu. De reste, Venise se relève, dit-il, non par d'ailleurs pour un jour et par artifice, mais réellement et d'une façon durable. Le port se ravive; le palais se répare. Avez-vous jamais lu un peu attentivement l'histoire de Venise? C'est un gouvernement qui a admirablement compris et exploité deux grands motifs de ce monde, le bien et le plaisir. On n'a jamais si bien su se taire et s'amuser.

10 h.

Moi aussi, j'ai mes moments où je vous cherche plus encore que de coutume. Ils arrivent soudain. Vous me manquez immensément. Enfin nous avançons. Adieu mal aux neiges que pour me chercher. Adieu. Adieu.

